

Les magiciens de la lagune

La Biennale de Venise

... **Daniel Cornu**, Genève
Journaliste

Un souffle étrange passe cet été sur la lagune. Le thème de la Biennale 2013 est repris d'un utopique Palais encyclopédique (*Il Palazzo Enciclopedico*) imaginé dans les années 1950 par un artiste autodidacte italo-américain, Marino Auriti. Une gigantesque tour pyramidale de 700 m de haut, entourée au sol d'une couronne de colonnades et destinée à rassembler la totalité du savoir et du savoir-faire humain. La maquette en est présentée dès l'entrée de l'*Arsenale*, l'un des deux lieux de l'exposition thématique, confiée au jeune historien de l'art et directeur d'institutions Massimiliano Gioni.

L'autre lieu, le *Pavillon central des Giardini*, s'ouvre sur le *Liber Novus*, appelé aussi le *Livre rouge*, du psychanalyste suisse Carl Gustav Jung. Pendant plus de quinze ans, de 1914 à 1930, Jung entreprit de consigner, à la façon des enluminures du moyen âge, des images surgies des rêves et des tréfonds de la conscience humaine. Ce volumineux codex est présenté pour la première fois parmi des œuvres de l'art actuel. Des artistes de tous horizons sont convoqués pour rendre compte à la fois de l'expérimentation du monde et de l'exploration de l'intérieur de l'homme.

Un musée imaginaire

L'un des moments forts du parcours est le vaste espace de l'*Arsenale* confié à Cindy Sherman, l'une des figures de l'expression contemporaine, qui s'illustre par des mises en scène photographiques de sa propre personne. Son jeu de travestissements dit à la fois son universalité (elle est une autre) et sa singularité (elle reste elle-même, toujours reconnaissable). Cindy Sherman ne montre cependant rien d'elle à Venise, sinon une collection d'albums de photographies rassemblées par des gens ordinaires qui ont nourri sa propre inspiration. Elle présente un musée imaginaire réunissant une trentaine d'artistes ainsi que des œuvres empruntées aux traditions populaires, comme des bannières appartenant au rituel vaudou d'Haïti ou des ex-voto du sanctuaire toscan de Romituzzo.

Dans cet espace se télescopent des artistes très connus, comme les plasticiens John DeAndrea et Duane Hanson, du courant du *pop art* ; des créateurs intégrés au monde de l'art mais fascinés par ses marges, comme l'Italien Enrico Baj ou le Suisse Hans Schärer ; la photographe ethnologue Phyllis Galemba et ses somptueuses images de mascarades au Ghana ; des

expositions

aventuriers de l'intimité, comme Hans Bellmer, Pierre Molinier ou encore Carol Rama, une artiste née en 1918 dont les œuvres aussi peu spectaculaires que transgressives fascinent les regards les moins fugaces.

La salle de Cindy Sherman s'inscrit à merveille dans le *Palazzo Enciclopedia* vénitien, qui ne cesse d'établir des relations entre l'art des historiens, des conservateurs de musées et des marchands, et les mondes situés à ses frontières apparemment les plus éloignées. Diverses œuvres sont prêtées par la Collection de l'Art brut, à Lausanne. Ainsi trois peintures symboliques d'Augustin Lesage (1876-1954) et deux émouvantes poupées de Morton Bartlett (1909-1992). Ou encore, quatorze sculptures en terre cuite du Japonais Shinichi Sawada, frappé à sa naissance en 1987 d'un autisme profond. Ce sont des bêtes fantastiques, des démons, des esprits issus de la tradition japonaise ou empruntés aux arts tribaux d'Afrique.

Shinichi Sawada,
« Untitled », 2010-2011



Ces œuvres sont installées dans la salle où se déroule le récit en bande dessinée de la Genèse, adaptée en 2007 par Robert Crumb. Produit de la culture hippie, le dessinateur américain s'est rendu célèbre par les aventures plus que coquines de *Fritz The Cat*. Les quelque 200 planches du premier livre de la Bible sont présentées dans leur intégralité.

Venu des marges, si proche pourtant

Parmi les créations incluses dans la grande manifestation vénitienne de l'art contemporain, se découvrent des tapisseries, objets ou vêtements conçus pour le Jugement dernier, élaborés en asile psychiatrique par le Brésilien Arthur Bispo do Rosário (né aux environs de 1910 et mort en 1989). Les auteurs du catalogue n'hésitent pas à mettre ces ensembles baroques en relation avec les accumulations d'Arman ou les objets de Claes Oldenburg, deux artistes reconnus des mouvements d'avant-garde.

Le choix d'œuvres anciennes, puisées dans la production d'artistes parfois décédés, suscite l'interrogation quant à l'intention même de cette 55^e Biennale, dont les précédentes éditions visaient plutôt à rendre compte de pratiques artistiques en émergence. En ce sens, elle se signale comme atypique. Mais l'est-elle autant qu'il paraît ? Dans le *Pavillon central des Giardini*, plusieurs ensembles récents, d'auteurs vivants et parfois jeunes encore, attestent les relations profondes entre l'ancien et le nouveau, entre les courants dominants de l'art et les expressions hétérodoxes, entre l'esthétique contemporaine et les formes primitives de la création.

Sollicité de partout, le regard du visiteur se fait ici arbitraire. Séduit par l'élégance surréaliste des petites pièces en céramique de l'Américain Ron Nagel, réalisées dans les années 2008-2013. Émerveillé par une suite de dessins et de peintures sur les pages de petits calepins à anneaux du Colombien José Antonio Suárez Londoño (1955), à partir de journaux intimes ou de textes d'auteurs divers, de Brian Eno à Klee ou Sebald ; présentée dans des vitrines, la série est inspirée par le deuxième tome du *Journal* de Kafka (1914-1923). Surpris encore, le regard, par la mythologie identitaire de *Passport* (1969-1970), sur une centaine de feuillets de photocopies, de Carl Andre, artiste majeur du courant minimal. Emporté, enfin, dans le tourbillon ludique des modelages des deux plasticiens suisses Peter Fischli (1952) et David Weiss (1946-2012), *Plötzlich diese Übersicht*, suite de scènes commencée en 1981.

Autour de la Création

Si la Biennale repose sur les deux têtes de pont que sont l'*Arsenale* et les *Giardini*, son intérêt tient aussi, lors de chaque édition, à la sélection d'artistes présentés dans les pavillons nationaux. Les découvertes sont nombreuses, en conformité parfois avec le thème général de la manifestation, mais en contrepoint le plus souvent. A cela s'ajoutent des expositions temporaires de très haute tenue, comme la présentation à la *Galleria internazionale d'Arte moderna* de la collection Sonnabend, ainsi que l'intrigante reconstitution, à l'enseignement de la Fondation Prada, de l'exposition constituée par Harald Szeemann à la Kunsthalle de Berne en 1969 sous le titre *Quand les attitudes deviennent for-*

mes, qui fit scandale à l'époque et marqua la création artistique contemporaine pour plus d'un quart de siècle.

Pour la première fois de son histoire, le Saint-Siège occupe un pavillon à la Biennale. Après deux siècles d'ignorance, le rapprochement entre l'Eglise catholique et l'art moderne et contemporain est dû à une initiative du pape Paul VI. Au Musée du Vatican, la collection est désormais présentée entre les salles dédiées à Raphaël et la Chapelle Sixtine. Cela donne du sens à cette présence à la Biennale, dans le périmètre de l'*Arsenale*. Le pavillon a pour thème la *Création* (une vidéo interactive réalisée par le collectif Studio Azzurro), déclinée en « dé-crétation » et en « re-crétation ».

Au regard critique de Josef Koudelka - de puissants triptyques photographiques en noir et blanc restituant le saccage par l'homme de la nature et de ses propres œuvres - répondent des pièces monumentales de Lawrence Carroll. L'artiste américain associe des toiles recouvertes d'une non-couleur argileuse, accidentées et réparées, à des objets récupérés. Ainsi des branches de bois mort ou des fils et des poires électriques.

Rencontré devant ses tableaux-objets, Carroll m'a déclaré leur confier un message de renouveau et d'espoir. Non parce qu'ils tiendraient du manifeste, mais parce qu'ils seraient comme une métaphore de l'aptitude de la peinture à « vivre une autre vie », par la présence du précaire et du provisoire (une peinture sous réfrigération), de blessures pansées ou encore de parties cachées, promises à un possible dévoilement. Après le Déluge, une régénérescence, confie Carroll, qui permettrait de « croire de nouveau en quelque chose ».

D. C.